

Chronique bibliographique



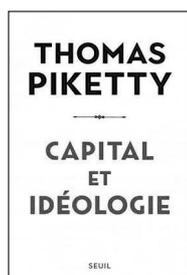
par Jean-Jacques Pluchart

Professeur émérite à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne

Animateur du club de présélection du prix Turgot

Thomas Piketty Thomas, *capital et idéologie*

Eds Seuil, 1235 pages.



Dans son dernier livre monumental, Thomas Piketty poursuit sa réflexion sur les inégalités sociales à l'échelle mondiale, en s'efforçant de montrer, contrairement aux idées reçues, qu'elles ne sont pas naturelles

mais engendrées par des « idéologies et des discours conservateurs ». Selon lui, les légitimations de ces inégalités à travers l'histoire, reposeraient sur des simulacres d'objectivation. Il dénonce notamment « l'idéologie propriétaire » héritée de la Révolution française, censée garantir la stabilité des institutions et éviter un « chaos généralisé ». Il perçoit dans la propriété individuelle une « forme particulière de domination sociale ». Il formule des propositions radicales afin d'éradiquer la concentration de la richesse et de favoriser « la circulation du capital » : impôt confiscatoire sur le capital pouvant atteindre 90 % des revenus ; dotation universelle d'un capital à chaque citoyen... Ouvrant ainsi une 3^e voie entre le capitalisme et le collectivisme, il préconise enfin un développement de la cogestion des entreprises entre actionnaires et salariés.

Le livre précédent de Thomas Piketty (« le capital au XXI^e siècle ») vendu à plus de 2,5 millions d'exemplaires, avait essuyé

les critiques des économètres pour ses méthodes et ses sources statistiques parfois contestables. Ce dernier livre rencontre le scepticisme des économistes politiques pour son éthique scientifique parfois discutable, car l'auteur se garde de mesurer les conséquences économiques et sociales d'un « dépassement de la propriété privée ». L'ouvrage soulève diverses interrogations sur les raisons de son succès : annonce-t-il un nouveau système crypto-collectiviste ? Révèle-t-il, à la suite des campus américains, une nouvelle « french theory » ? Dévoile-t-il une nouvelle curiosité encyclopédique ? Adresse-t-il une provocation aux économistes néo-libéraux ?...

Thomas Piketty est directeur de recherche à l'EHSS.

Steve Keen, *L'imposture économique*

Les éditions de l'Atelier, préface de Gaël Giraud, 852 pages.



Après la lecture du manuel de Jacques Mistral, remarquablement chroniqué par François Meunier sur le blog vox-fi, s'impose celle de l'essai (852 pages) de Steve Keen, au titre provocateur : « l'imposture économique ». L'ouvrage, réédité en 2019 et traduit du livre original « *Debunking Economics : The naked emperor of the social sciences* », a connu un succès mondial. À partir d'une analyse critique du

célèbre manuel de macroéconomie rédigé par Samuelson, Keen procède à une déconstruction systématique des fondamentaux de l'école économique néo-classique. Il déplore « l'incroyable inertie de la théorie économique au regard des sciences dures, telles que les sciences physiques ». Son livre a suscité de vastes débats au sein des communautés académiques et des milieux d'experts.

Keen dénonce la fragilité du premier pilier de la théorie néoclassique, en montrant que pour passer de l'analyse des comportements individuels de consommation (la microéconomie) à celle de l'ensemble des acteurs économiques (la macroéconomie), afin d'asseoir la « théorie des prix d'équilibre », les théoriciens néoclassiques ont dû adopter deux hypothèses qu'il juge « invraisemblables et contradictoires » : tous les consommateurs doivent avoir les mêmes goûts et ces goûts ne doivent pas changer quand leur revenu varie. Ces hypothèses n'étant pas vérifiées, il en conclut qu'en l'absence de concurrence pure et parfaite, la courbe de la demande – n'a aucune raison d'être décroissante quand le prix augmente. Elle peut avoir n'importe quelle forme. Keen critique ainsi la théorie de l'équilibre général posée par Walras et le théorème « Sonnenschein-Mantel-Debreu ». Ces théoriciens de l'équilibre général ont eux-mêmes admis que l'élasticité de la demande par rapport au prix n'était pas toujours négative et que, paradoxalement, la « loi n'est vraie que si on est déjà à l'équilibre ». Keen en déduit également que

l'invalidation de la «loi de la demande» entraîne logiquement celle du principe (posé par Adam Smith) selon lequel «une économie de marché concurrentiel maximise le bien-être social». Il constate donc que «les inégalités de revenus sont collectivement optimales».

Keen critique également la courbe de l'offre, sur laquelle repose l'analyse de la production. Il observe que dans la plupart des cas – et notamment dans l'économie digitale –, la courbe du coût marginal n'est pas croissante mais décroissante, et qu'elle peut même tendre vers 0. Il soutient que «seules les marchandises qui ne peuvent être produites dans des usines (comme le pétrole) sont susceptibles d'avoir des coûts de production qui se comportent selon les attentes des économistes néo-classiques».

Keen déconstruit ensuite le troisième pilier de la théorie néoclassique, selon lequel le coût marginal est croissant lorsque les quantités produites augmentent, tandis que l'offre et la demande répondent à des comportements indépendants les uns des autres. Il montre, enquêtes à l'appui, que dans la plupart des cas, les coûts de production sont en réalité constants ou décroissants, et que la hausse des coûts est due à d'autres facteurs, de nature sociale ou environnementale. Keen conteste le raisonnement néo-classique selon lequel le prix doit correspondre à l'utilité marginale obtenue par la consommation du dernier bien acheté, mais il doit aussi être égal à la recette marginale obtenue par le producteur pour la dernière unité de production vendue. Cette condition ne peut être remplie que sur un marché en situation de concurrence parfaite. Il prétend que «les coûts de production sont normalement constants ou décroissants pour la grande majorité des biens manufacturés, de telle sorte que la courbe de coût moyen – et même celle de coût marginal – est normalement plate ou décroissante». Keen réfute au passage le traitement du travail comme une marchandise, assurant que les néoclassiques sont incapables d'expliquer le chômage autrement que par un arbitrage des individus en faveur du loisir au détriment du salaire. Aussi Keen s'interroge-t-il : «Comment

quelqu'un peut-il profiter du temps de loisir sans revenu?».

Keen a été rendu célèbre en 2007 par sa prédiction de l'imminence d'une crise financière mondiale. Il prévoit aujourd'hui une nouvelle crise majeure dans les cinq ans, provoquée par l'éclatement de la bulle spéculative due à une accumulation des dettes publiques et privées. Selon lui, la plupart des modèles orthodoxes sous-estiment les rôles du crédit et de la monnaie, en omettant de faire apparaître les banquiers dans les transactions marchandes. Les économistes alignés évoluent dans «un univers sans monnaie et sans secteur bancaire, où le capital s'accumule tout seul sans être ne produit par personne...». Keen préconise l'établissement d'une «économie monétaire de production» qui réintègre le crédit comme principe actif dans les circuits économiques. Keen prévient par un discours prémonitoire : «la monnaie empruntée pour acheter des actifs immobiliers et financiers existants s'ajoute à la dette de la société sans pour autant augmenter ses capacités productives» et «le danger survient quand le taux de croissance de la dette devient le déterminant décisif de la demande globale – comme c'est le cas dans l'économie à la Ponzi que sont devenus les États-Unis». «Quand les crédits sont octroyés pour la consommation ou pour l'investissement, la dette peut rester sous contrôle. Mais quand les prêts sont accordés pour spéculer sur les prix des actifs, la dette tend à s'accroître plus rapidement que le revenu». Keen tire trois enseignements de ces constats. Le premier est la confirmation que la monnaie est endogène au système économique, elle est créée à sa demande. Le deuxième est que la monnaie est indispensable à l'accumulation, mais sa non-maîtrise peut conduire aux catastrophes. Le troisième est celui apporté par Irving Fisher qui reconnaît que «le marché n'est jamais à l'équilibre, et que les dettes peuvent ne pas être remboursées, non seulement par quelques individus, mais même de manière massive». Keen pose alors la question : «les crises financières auraient-elles leur source uniquement dans la finance ou dans l'évolution des rapports sociaux dans le système productif?»

Keen montre par ailleurs comment la pensée néoclassique ignore certaines leçons de Keynes et néglige parfois le rôle de l'incertitude et des anticipations dans certains comportements économiques. Il critique également la «loi des débouchés» de Jean Baptiste Say – déjà contestée par les marxistes et les keynésiens –, car les revenus issus de la production ne se transforment pas nécessairement en achats, en raison de la préférence pour la liquidité. Les revenus (comme les profits) étant distribués après la vente, ne contribuent qu'a posteriori au pouvoir d'achat des consommateurs dans une économie en croissance. Il conteste également le système de comptabilité sociale qui fonde la théorie de Karl Marx, en soutenant que, dans la nouvelle économie, le capital productif crée généralement de la valeur au-delà de sa durée normale de dépréciation... Les dernières pages du livre de Keen sont consacrées à la présentation de plusieurs écoles de pensée alternatives, qui sont critiquées ou ignorées par la plupart des chercheurs académiques et des décideurs politiques. Il cite notamment l'école autrichienne (animée par Menger et Von Mises), qui est centrée sur l'entrepreneur; l'école post-keynésienne (représentée par Kalecki et Minsky), qui souligne l'importance de l'incertitude; l'école de Sraffa, qui repose sur le concept de production des marchandises par des marchandises; la théorie de la complexité (avec Mandelbraut et Morin) et l'éconophysique (avec Farjoun et et Machover), qui appliquent à l'économie les techniques de la dynamique non linéaire, de la théorie du chaos et de la physique; l'école évolutionniste (avec Nelson et Winter), qui traite l'économie comme un système darwinien. Mais bien que créatifs, Keen reconnaît que ces courants de pensée ne parviennent toujours pas à expliquer les contradictions et les paradoxes qui opposent la micro et la macroéconomie, l'économie d'entreprise et l'économie publique, l'économie de marché et l'économie du bien commun.

Steve Keen, professeur d'économie et de finance de l'université de Kingston à Londres, est un des principaux chefs de file des économistes hétérodoxes.

Mathieu Laine, *Il faut sauver le monde libre*

Eds Plon, 307 pages.



Dans son livre particulièrement bien documenté et bien écrit, l'auteur retrace l'histoire des régimes politiques et des systèmes économiques qui ont contribué à la construction du monde libre, c'est-à-dire d'une société fondée sur le libéralisme et la démocratie. Après avoir rappelé certains principes de gouvernance appliqués dans l'antiquité, à la renaissance, au siècle des lumières et dans des Etats-nations du XXe et du XXI^e siècle, il analyse les *a priori*, raccourcis et biais cognitifs qui contribuent à déformer la vision du monde libre, assimilé abusivement au capitalisme et à la mondialisation des échanges. Il redoute les tentations actuelles d'un retour au protectionnisme et au nationalisme. Il dresse une typologie originale des différents courants de la pensée libérale, en distinguant les néo-classiques, les libre-échangistes, les libertariens, les anarcho-capitalistes... Il soutient que la liberté constitue la principale aspiration de l'homme moderne et que le respect de sa liberté doit être la priorité de l'État. Il fait appel à plusieurs philosophes – dont Michel Foucault – pour dénoncer les nouvelles atteintes à la liberté – et même à la dignité – des citoyens, qui sont engendrées par l'inflation réglementaire et normative ainsi que par les nouvelles technologies numériques.

Il propose de «réhabiliter les routes de la liberté», par une réforme profonde de l'État-providence, dont le rôle – au-delà de ses missions régaliennes de sécurité et de justice – doit se limiter à stimuler l'innovation et les échanges par des mesures «simples et intelligentes».

Mathieu Laine est entrepreneur, enseignant à Sciences Pô et editorialiste,

Christian Gollier, *Le climat après la fin du mois*

PUF, 367 pages.

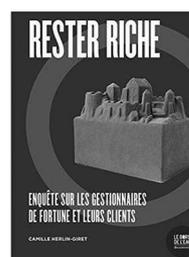
L'auteur est un expert reconnu de la protection de l'environnement et du développement durable. Il rappelle les fondamentaux de la lutte contre le changement climatique et analyse notamment le principe pollueur-payeur. Il traite les problématiques soulevées par le prix du carbone et par la taxe carbone. Il montre les contradictions entre les expertises en matière de réchauffement de la planète. Il met en lumière les incohérences de la politique environnementale française (il qualifie «d'échec annoncé» l'accord de Paris) et le coût exorbitant des primes à la casse des véhicules diesel. Il souligne les contradictions de l'opinion publique française (les intentions du citoyen sont contraires aux comportements du consommateur). Il soulève les difficultés soulevées par la mesure des externalités climatiques et du bien commun, par la valorisation du futur et du taux d'actualisation. Il rappelle les responsabilités sociétales incombant aux entreprises industrielles, commerciales et financières. Il propose de nouveaux principes de la finance responsable.



L'ouvrage est solidement documenté; les raisonnements sont étayés par de nombreuses statistiques; le texte est rédigé dans un style toujours accessible. *Christian Gollier est directeur général de Toulouse School of Economics et président de L'association européenne des économistes et de l'environnement (EAERE).*

Camille Herlin-Giret, *Rester riche. Enquête sur les gestionnaires de fortune et leurs clients*

Eds Le bord de l'eau, 189 pages.

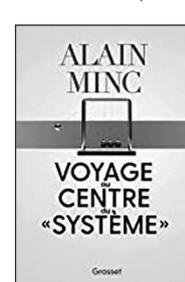


L'auteur restitue une enquête sociologique originale sur les gestionnaires français de patrimoines et leurs riches clients. Le métier de conseiller patrimonial (pour des capitaux supérieurs à

600 000 €) et des *family officers* (pour des fortunes de plus de 20 millions €) regroupe environ 9 000 salariés bancaires (5,5 % des effectifs) et plusieurs milliers (?) d'indépendants. L'auteure montre la diversité des origines et des compositions des fortunes gérées, ainsi que des dispositifs mis en œuvre pour en assurer le développement ou simplement, la préservation. Le métier fait appel à plusieurs disciplines : la finance, l'immobilier, la fiscalité, mais aussi la psychologie et le savoir-vivre en société. Le conseil fluctue en fonction des lois de finance et des prix sur les marchés financiers, de l'immobilier et de l'art. L'exercice du métier (le «travail du capital») est régi par trois principes : le contrôle, la mesure et le secret. Le contrôle du patrimoine exige la maîtrise des rudiments de ces disciplines afin de surveiller les placements parfois malheureux des conseillers. Le sens de la mesure suppose d'éviter les dépenses ostentatoires et de prendre des risques fiscaux raisonnables (les gestionnaires recommandent les montages financiers mais déconseillent l'évasion fiscale). Le secret s'exerce au sein de la famille, du cercle amical et du milieu professionnel. L'auteure souligne également la difficulté pour les hommes politiques d'encadrer les inégalités de revenus et de patrimoines, afin d'éviter à la fois les mouvements sociaux et l'évasion fiscale. La difficulté est d'autant plus grande que la richesse renvoie à la fois à une métrique – médiatisée par des classements récurrents des grandes fortunes – et par des socio-styles – popularisés par des *success stories* et des reportages dans les milieux du luxe. *Camille Herlin-Giret est chercheuse au CNRS. L'ouvrage est rédigé à partir de sa thèse primée de sciences politiques.*

Alain Minc., *voyage au centre du «système»*

Eds Grasset, 188 pages.



Le dernier ouvrage d'Alain Minc réunit un ensemble de réflexions personnelles sur les rôles des élites françaises – et notamment des grands capitaines de l'industrie et de la

finance – dans l'émergence de plusieurs événements contemporains. En sa qualité de « conseiller des princes », de « huron » au carrefour de quatre mondes : économique, politique, médiatique, intellectuel », il brosse des portraits incisifs de ses mentors (Ambroise Roux, Roger Fauroux, Carlo de Benedetti...) puis de duos politiques improbables : Beregovoy-Balladur, Mitterrand-Rocard, Rocard-Huchon, Royal-Aubry, Melenchon-Le Pen... Il prodigue de nouveaux conseils aux décideurs politiques et économiques, préconisant notamment la poursuite de la construction européenne et de l'application des principes de l'économie sociale de marché, sous couvert de discours raisonnablement populistes. Il s'interroge sur l'avenir des métiers de l'industrie, de la banque, de la magistrature, des médias télévisés et internet, de la presse écrite et de l'édition. Il observe l'influence décroissante des intellectuels depuis Sartre et Aron, Bourdieu et Foucault, puis Baverez et Attali, s'attribuant (non sans hubris) le statut de « superficiel profond ».

Le livre est rédigé dans un style original, dense et alerte, que la préciosité de certains termes rend apparemment profond.

Alain Minc, essayiste, a été dirigeant puis consultant auprès de grandes entreprises.

Gaspard Koenig, La fin de l'individu. Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle

L'observatoire, 398 pages.



L'intelligence artificielle (IA) fait l'objet d'un nombre croissant de publications qui ont contribué à forger dans l'opinion publique, une nouvelle « mythologie digitale » suscitant à la fois des espoirs (« *tech for good* ») et des craintes (« *tech for worst* »). Les progrès de l'IA font espérer une relance de la consommation, une croissance de la productivité dans la plupart des métiers, une meilleure gestion des risques..., mais font parallèlement craindre la destruction massive

d'emplois dans les pays développés, une large reconversion des compétences, un creusement de la fracture numérique au sein du corps social, et plus largement, une transhumanisation de la société.

L'auteur s'appuie sur des réflexions philosophiques et des entretiens afin de broser un portrait à charge de l'IA. Il s'efforce de dénombrer les applications de l'IA, dans les sciences, les techniques, les arts, la vie domestique... Il craint que cette dernière privilégie le bien-être au détriment de la liberté et de la responsabilité humaines. Il multiplie les exemples tirés de la vie quotidienne – couvrant la consommation, la communication, la mobilité... – dans lesquels l'homme perd son libre-arbitre. Il redoute les nudges introduits dans les algorithmes. Il prédit une infantilisation de l'homme par la machine. Il cite l'exemple des chauffeurs de taxi chinois dotés de GPS et de capteurs biométriques. Il propose d'encadrer par des normes les fonctionnalités apportées par les solutions de l'IA.

Gaspard Koenig est philosophe, essayiste et fondateur de génération Libre.

Christophe Victor, Michel Levy Provencal

Le monde qui vient

Eds Plon, 336 p

Le monde qui vient en 33 leçons

Eds Belin, 216 p.



Les deux ouvrages portent sur les effets des révolutions technologiques du début du XXI^e siècle., et notamment, sur les avènements de l'Intelligence Artificielle, des nanotechnologies et du génie génétique.

Le livre de Christian Victor dénonce les dérives de l'innovation. Il montre qu'elle s'accompagne d'une montée des populismes dans les pays occidentaux. Face à la complexité et à l'instabilité du monde, les gouvernants ne parviennent plus à mobiliser les électeurs autour d'un projet commun. Ils sont influencés par les actionnaires et les dirigeants des firmes

multinationales. Les consommateurs sont sous l'influence des réseaux sociaux et des plateformes numériques. Les emplois répétitifs sont menacés par les robots. Les citoyens sont manipulés, La médecine est menacée par le transhumanisme. L'auteur invite les acteurs à reprendre le contrôle des grands systèmes et propose des solutions concrètes de libération.



Le livre de Michel Levy Provencal recense au contraire les bienfaits des innovations. Il pose 33 questions soulevées par la 4^e révolution industrielle. Il se demande notamment à quoi doit selon nous

ressembler le monde de demain. Les questions portent sur les avènements du capitalisme, de la planète, des transports, de la biologie de synthèse, du revenu universel... Sous ces différentes questions, se cachent des problèmes de gouvernance et des dilemmes éthiques,

Les auteurs sont des fondateurs de TEDx Paris et des chroniques aux Échos.

Bruno Patino, la civilisation du poisson rouge

Eds Grasset, 166 pages.



« Le poisson rouge tourne dans son bocal. Il semble redécouvrir le monde à chaque tour. Les ingénieurs de Google ont réussi à calculer la durée maxi-

male de son attention : 8 secondes. Ces mêmes ingénieurs ont évalué la durée d'attention de la génération des *millennials*, celle qui a grandi avec les écrans connectés : 9 secondes. Les internautes du XXI^e siècle sont devenus des poissons rouges, enfermés dans le bocal de nos écrans, soumis au manège de nos alertes et de nos messages instantanés. Mais l'auteur rappelle que, selon une étude du Journal of Social and Clinical Psychology, le temps maximum d'exposition aux réseaux sociaux et aux écrans d'Internet sans menace pour la santé mentale, est estimé à 30 minutes. L'auteur voit « *sur un quai de gare, une vingtaine de personnes,*

femmes, hommes, jeunes et vieux, vêtus pour le travail ou le loisir, la tête baissée vers leur smartphone, comme pétrifiés dans une position de soumission universelle». Même Tim Berners Lee, pourtant «l'inventeur» du web, dénonce la «servitude numérique» et l'«économie de l'attention», inspirée des neurosciences, dont les algorithmes sont les «machines-outils». Cette nouvelle forme d'économie préfère les réflexes à la réflexion et les passions à la raison. Elle privilégie l'information instantanée, le vagabondage intellectuel et les émotions ordinaires. Elle éteint les lumières philosophiques et allume les signaux numériques. L'auteur préconise de conjurer «le cauchemar transhumaniste pour retrouver l'idéal humain». Il propose de promouvoir un «nouvel humanisme numérique».

Bruno Patino est directeur éditorial d'Arte France et l'un des pionniers du numérique d'information.

**Daniel Bretonés (Coordinateur),
Les organisations face aux défis
technologiques et sociétaux
du XXI^e siècle**

edsMA, 288 pages.



L'ouvrage réunit 15 praticiens et chercheurs membres de l'Association nationale des docteurs en économie et management (ANDESE), dont Daniel Bretonés est le président. Il analyse les transformations des organisations (entreprises, administrations, associations) face aux mutations de leurs environnements technologiques, économiques et sociaux. Les réflexions

des auteurs sont organisées en 5 parties, consacrées aux modèles bancaires, à l'économie circulaire, aux réseaux sociaux, aux collectivités intelligentes et à la parité homme-femme dans la société post-moderne. Les auteurs mettent notamment en lumière les caractères accélérés et transversaux des changements opérés sous les effets conjugués des nouvelles technologies (notamment de l'intelligence artificielle et de la *blockchain*) et du développement de la responsabilité sociale et environnementale (RSE). L'originalité de l'ouvrage réside dans la transversalité des réflexions qui couvrent à la fois tous les secteurs d'activité économique (agriculture, industrie, distribution, finance) et les grandes problématiques auxquelles est confrontée la société contemporaine. Son autre originalité est due à l'alternance de réflexions théoriques et d'études de cas pratiques, d'observations empiriques et de propositions innovantes, de rappels historiques et de visions prospectives, auxquels se livrent les auteurs.

Le Cercle Turgot et la CCEF ont contribué à sa rédaction en signant un chapitre consacré aux impacts des plates-formes digitales et collaboratives sur l'exercice des métiers du chiffre et du droit.

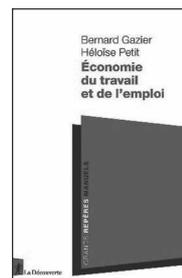
**Bernard Gazier, Héloïse Petit,
Économie du travail et de l'emploi**

Eds La Découverte (collection Repères), 405 pages.

L'ouvrage est à la fois un manuel de référence indispensable aux étudiants, un guide pratique nécessaire aux employeurs et employés, un livre de réflexions utile aux citoyens. L'ouvrage vient opportunément répondre aux principaux questionnements actuels sur l'emploi et le travail. Il présente les thèses orthodoxes (néo-classiques)

et hétérodoxes qui s'affrontent dans les débats actuels qui animent les entreprises, les administrations et la société.

Il rappelle les théories et définitions du travail en montrant qu'elles relèvent d'un paradigme en voie d'épuisement. Il analyse successivement les mécanismes de la demande, de l'offre et du marché de l'emploi. Il compare les régimes de rémunération (ou de rétribution), de qualification et de formation des travailleurs. Il retrace les mutations du contrat de travail et en montre les limites dans le contexte de l'emploi du XXI^e siècle. Il décrit la lutte de plus en plus active contre les discriminations. Il observe les mutations des relations professionnelles et les resitue dans le cadre des modèles du capitalisme et des relations industrielles. Les auteurs lancent des passerelles entre l'économie du travail et d'autres disciplines, comme l'anthropologie, la philosophie et l'écologie.



La parution de l'ouvrage est particulièrement opportune après les dernières réformes du droit du travail et de l'assurance chômage, et avant la mise en place d'un nouveau régime universel de retraite. Il est rédigé

dans un style comme il se doit pédagogique, mais aussi parfois polémique. Ses développements sont étayés par de vastes états de l'art, illustrés d'exemples récents et enrichis d'encadrés sur diverses questions contemporaines.

Les auteurs sont respectivement professeur émérite à l'Université Paris 1 et professeur à l'Université de Lille.

LaRSG.fr

la recherche en gestion disponible 24/7